Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 53 (1915)
Heft: 21

Artikel: Les Vallorbiers
Autor: V.F.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-211308

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

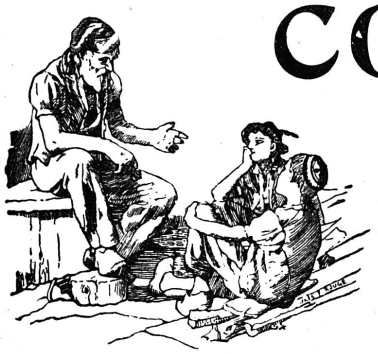
ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

53me ANNÉE — N° 21. Samedi 22 mai 1915.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 *(1er étage).*
Administration *(abonnements, changements d'adresse),*
Imprimerie Ami FATIO & Cie, Place St-Laurent, 24 *a.*

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : *Suisse,* un an, Fr. 4 50; six mois, Fr. 2 50. — *Etranger,* un an, Fr. 7 20

ANNONCES : **Canton,** 15 cent. — **Suisse,** 20 cent. **Etranger,** 25 cent. — **Réclames,** 50 cent. la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du N° du 22 mai 1915 : Les Vallorbiers (V. F.). — Guelion et sa prêire (Marc à Louis). — Un drame au vestiaire (M.-E. T.). — A deux ou trois (J. M.). — Le château de l'Isle. — Prêches d'autrefois (P. d'A.). — Oh ! le bon pays. — Emprunt (Dumas Fice).

LES VALLORBIERS

On sait que les trains de la ligne du Simplon, utilisant le raccourci Frasne-Vallorbe, roulent depuis dimanche dernier à travers le tunnel du Mont-d'Or. Cet événement a réjoui tout le canton de Vaud, qui l'attendait avec impatience. N'était l'effroyable guerre qui ensanglante la plus grande partie de l'Europe, il eût été fêté chez nous avec des transports d'allégresse, en premier lieu à Vallorbe, qui, avec sa gare internationale, devient une des stations importantes de la grande voie de l'Atlantique à l'Adriatique et à la Méditerranée.

Vallorbe est une localité si intéressante qu'il aurait été tout indiqué de rappeler ici son passé, de parler du prodigieux développement de ses industries, de redire la beauté de ses grottes aux fées, de sa source de l'Orbe et autres merveilles de la nature ; mais il nous aurait fallu pour cela toute une série de numéros du *Conteur vaudois ;* et puis nous avons été devancé par la *Revue du Dimanche*, qui vient de publier des pages charmantes sur ce beau village (numéros des 25 avril et 2 mai 1915). Nous nous contenterons donc de dire quelques mots des Vallorbiers :

L'habitant de Vallorbe, écrivait il y a bientôt trois quarts de siècle D. Martignier, est en général d'une stature élevée, plutôt brun que blond ; son langage indique une origine francomtoise. Il est intelligent, ami de l'instruction, d'un caractère vif, impressionnable et facilement excitable par des motifs élevés. Il pousse très loin le sentiment de sa dignité d'homme. Le simple ouvrier veut être traité avec déférence par le maître qu'il sert et ne souffrirait pas chez celui-ci un air de supériorité affectée ou de méprisante hauteur. Sous le rapport moral, le peuple est religieux, probe, fidèle à sa parole et délicat sur le sentiment de l'honneur. Il forme, sous tous les rapports, l'une des paroisses les plus intéressantes du pays.

Dans les temps anciens, les mœurs étaient d'une grande austérité, la vie simple et frugale, ce qui n'empêchait pas les hommes d'être industrieux, entreprenants et âpres au travail. En cela ils étaient secondés par leurs femmes, les plus laborieuses du Jura. C'est à elles qu'était dévolu le soin des bestiaux et une partie des travaux agricoles, tandis que les hommes travaillaient dans les ateliers ou à faire du charbon sur la montagne. Il ne fallait pas moins que ce travail obstiné, accompagné d'une stricte économie, pour amener Vallorbe au point de prospérité dont il jouit aujourd'hui. Malheureusement, les mœurs austères tendent à s'effacer sous l'influence de l'esprit du siècle et en face de gains plus considérables que dans le passé. Avec les ressources, les besoins se sont accrus et il est à craindre qu'il n'arrive à Vallorbe ce qui est arrivé dans les lieux du Jura livrés à l'horlogerie, où l'ouvrier qui gagne le plus est souvent celui qui a réalisé le moins d'économie au bout de l'an. La prospérité ne dépend pas de l'argent qu'on gagne, mais de celui qu'on économise.

Les Vallorbiers ont l'esprit inventif. C'est l'un d'eux, Jean-François Glardon, qui le premier fabriqua un revolver, il y a juste 100 ans. Cette arme tirait sept coups de suite. Elle fut envoyée, en 1814, à l'empereur de Russie, Alexandre Ier. En retour, le tzar gratifia Glardon d'une bague ornée de brillants et accompagnée d'une missive flatteuse. Manquant de capitaux et absorbé par les nécessités d'un père de famille, F. Glardon ne put exploiter une invention qui honore son nom, et dont l'unique spécimen est sans doute encore conservé dans le garde-meuble impérial de Saint-Pétersbourg, dit P.-F. Vallotton-Aubert dans son bel ouvrage sur Vallorbe.

Bien des années avant l'invention de Glardon, le doyen Bridel rencontra à Vallorbe un vieux paysan qui, à l'aide de quelques vieux traités de mathématiques et de méchantes cartes célestes, avait acquis de solides connaissances en géométrie et en astronomie. Quoiqu'il ne négligeât pas pour cela les travaux de la campagne, ses enfants faisaient tous leurs efforts pour le détourner de ces études, auxquelles ils ne comprenaient rien et dont ils avaient même honte pour lui. A quelqu'un qui leur demandait si leur père observait toujours les astres avec la même ardeur, l'un d'eux répondit : « Hélas ! on n'ose seulement pas en parler, car chacun sait que c'est un vice comme l'ivrognerie et la paillardise. » Cela se passait en 1785.

Si ces naïfs enfants eussent vu leur père s'adonner à la chasse, ils auraient eu pour lui sans doute une vive admiration, car les Vallorbiers ont toujours été et sont encore de réputés disciples de saint Hubert. C'est à eux que les villages voisins faisaient appel pour traquer les loups.

En 1815, raconte encore P.-F. Vallotton-Aubert, des Vallorbiers, experts dans l'art de la chasse, poursuivaient sur le flanc de la Dent-de-Vaulion dominant le Nozon, une louve chez laquelle l'âge avait développé la prudence. Sachant que les cris des traqueurs étaient moins à craindre que les balles des tireurs, la rusée bête bondit pour sortir du cercle d'hommes qui l'enserrait de plus en plus. Elle avait compté sans le brave Louis Grobet, dit Picouet, qui accourt et lui lance son bâton dans la gueule ouverte. Mais de puissantes carnassières ont bientôt troussé le gourdin. L'intrépide Grobet, désarmé, saisit au cou l'animal féroce. Attaquant et attaqué perdent successivement l'équilibre et roulent, singulière avalanche, vers Nidau. Heureusement qu'aux cris du courageux chasseur, des voisins accourent, et parmi eux le boucher François-Louis Grobet, qui termine cette lutte inégale en égorgeant la louve dans les bras de Grobet.

Adroits comme ils l'étaient à cette chasse périlleuse, les Vallorbiers auraient pu être appelés *Tire-lau*, au lieu de *Tire-lena* comme les surnomment leurs voisins. On explique ainsi ce sobriquet : Un fou du village s'était mis dans la tête de tirer sur la lune. Le coup parti, voyant une étoile qui traversait l'espace, il s'écria : *Vouaitidé, ein vouàlé on bocon que tchi !* On raconte aussi que lors de l'invention des carabines, des tireurs de la localité, frappés de la longue portée de ces armes et ne trouvant pas de but assez éloigné, décidèrent de tirer contre la lune. De là vient, ajoute-t-on, que dans la contrée on appelle les carabiniers de Vallorbe : *carabiniers du ciel.*

Selon une autre légende, des gens du village, après avoir mangé la langue d'un gallier (vieux cheval, rosse) et fait de copieuses libations, traînèrent le cheval mort jusque près de Ballaigues. De là, un troisième sobriquet : *lé Galliers.*

Enfin, on disait encore en parlant des habitants de Vallorbe :

Vallorbiers, sein sorciers,
Maille-fer, tire-galliers.

De tous ces surnoms, *Maille-fer* est celui qui leur irait le mieux et dont ils ne sauraient s'offusquer. Chacun sait, en effet, qu'ils sont passés maîtres dans l'art de forger le fer et que leurs clous, leurs rasoirs, leurs faux, et surtout leurs limes et burins ont valu à Vallorbe une renommée universelle. L'aisance et les progrès de toute sorte ne les ont point détournés de cette industrie et le bon Martignier pourrait se rassurer : forgerons ils étaient, forgerons ils demeurent. Aussi est-ce avec raison que le poète Georges Jaccottet a mis dans leur bouche cette mâle chanson [1] :

Sitôt que l'aurore s'allume,
Teintant de pourpre l'horizon,
Sur le métal et sur l'enclume
Nos marteaux rythment leur chanson :
Le travail, c'est la vie,
Le travail, c'est l'honneur,
Le travail sanctifie,
Forgerons, au labeur !

Tout le jour, sur l'acier qui brille,
Courbons nos fronts, lourds de sueur,
Pendant que le feu qui pétille
Répète ce refrain vainqueur :
Le travail, c'est la vie,
Le travail, c'est l'honneur,
Le travail sanctifie,
Forgerons, au labeur !

Puis, à l'heure où, sur la montagne,
Le soleil descend lentement,
Allons retrouver nos compagnes
Et nos foyers et nos enfants.
Voici l'heure bénie
De repos, de bonheur,
La journée est finie,
Oublions le labeur !

Parlerons-nous des truites délicates de l'endroit, des savoureuses tommes de chèvre, du miel parfumé des innombrables ruches ? Dirons-nous que les Vallorbiers s'entendent à faire honneur à ces produits ? Non, car les voyageurs que leur bonne étoile conduit chez eux en sont bien plus friands encore.

V. F.

[1] Ce morceau figure dans la pièce en trois actes intitulée *La Grotte aux fées*, du même auteur.